



**“Une des plus grandes affaires
d’espionnage du XX^{ème} siècle.”** Ronald Reagan

L’AFFAIRE FAREWELL

NORD-OUEST ET LE BUREAU
PRÉSENTENT

EMIR KUSTURICA

GUILLAUME CANET

L'AFFAIRE FAREWELL

UN FILM DE
CHRISTIAN CARION

PRODUIT PAR CHRISTOPHE ROSSIGNON

SORTIE LE 23 SEPTEMBRE 2009

DURÉE : 1H53

DISTRIBUTION

PATHÉ DISTRIBUTION
2, RUE LAMENNAIS
75008 PARIS
TÉL : 01 71 72 30 00
WWW.PATHEDISTRIBUTION.COM

PRESSE

MOTEUR! - DOMINIQUE SEGALL
GREGORY MALHEIRO / LAURENCE FALLEUR
20, RUE DE LA TREMOILLE
75008 PARIS
TÉL : 01 42 56 95 95





SYNOPSIS

Moscou, au début des années 80, en pleine Guerre Froide.

Sergueï Grigoriev, colonel du KGB déçu du régime de son pays, décide de faire tomber le système. Il prend contact avec un jeune ingénieur français en poste à Moscou, Pierre Froment. Les informations extrêmement confidentielles qu'il lui remet ne tardent pas à intéresser les services secrets occidentaux.

Mitterrand lui-même est alerté et décide d'informer le président Reagan : un gigantesque réseau

d'espionnage permet aux Soviétiques de tout connaître des recherches scientifiques, industrielles et militaires à l'Ouest ! Les deux hommes d'Etat décident d'exploiter ces données ultra sensibles transmises par une mystérieuse source moscovite que les Français ont baptisée : « Farewell ».

Homme sans histoires, Pierre Froment se retrouve alors précipité au cœur de l'une des affaires d'espionnage les plus stupéfiantes du XX^{ème} siècle. Une affaire qui le dépasse et qui menace bientôt sa vie et celle de sa famille...

PRÉFACE PAR MARC FERRO

DIRECTEUR D'ETUDES À L'ÉCOLE DES HAUTES ETUDES EN SCIENCES SOCIALES (EHESS)



C'ÉTAIT AU TEMPS DE LA "GUERRE FROIDE"...

En avril 1983, une petite bombe éclate dans la presse française : on apprend que François Mitterrand, président de la République, vient de faire expulser 47 officiers des renseignements soviétiques.

L'affaire Farewell, l'une des plus stupéfiantes histoires d'espionnage de la Guerre Froide vient de trouver son épilogue. Elle va contribuer à changer les grands équilibres nés à l'issue de la Seconde Guerre Mondiale.

Au début des années 80, la Guerre Froide est entrée dans une nouvelle ère de glaciation qui rappelle les années 60 et la crise des missiles de Cuba.

Aux États-Unis, l'élection de Reagan (en 1980) a ravivé l'animosité entre les deux superpuissances et l'Amérique ne se prive pas de démonstrations de force : son armée débarque à Grenade, île indépendante des Caraïbes, convaincue

que celle-ci pourrait devenir un nouveau Cuba.

En URSS, c'est le chef du KGB, Andropov, qui dirige les orientations stratégiques et prend le pas sur le vieux Brejnev, malade et affaibli. Partout en Occident, l'URSS est présentée comme une société dominée par le complexe militaro-industriel...

En dévoilant aux Américains, lors d'un sommet du G7 au Canada, que Mitterrand a à sa disposition tous les secrets que le KGB a recueillis chez eux sur leur politique d'armements, il gagne dès 1981 la confiance du Président Reagan, tout en le convaincant que la présence de communistes à son gouvernement n'entrave en rien sa liberté politique ni sa fidélité envers ses amis américains. François Mitterrand doit toutes ces informations au don gracieux d'un transfuge soviétique, Vladimir Vetrov, dit Farewell. On y trouve la liste des agents dont dispose le KGB en France, aux États-Unis

et dans d'autres pays de l'Ouest. Autre gain inestimable : la copie de toutes les informations que les Russes ont pu capter entre autres sur les nouvelles armes stratégiques en fabrication.

Le choc ressenti par la CIA et par Reagan en apprenant ces fuites laisse bientôt place à un optimisme raisonné. Le fait qu'un lieutenant-colonel du KGB puisse trahir son pays témoigne des difficultés de l'URSS à protéger des informations confidentielles mais révèle également son incapacité à s'aligner sur la puissance militaire américaine.

Bien décidé à donner le coup de grâce aux Soviétiques, Reagan va orchestrer un grand coup de bluff : ce sera le projet de "Guerre des étoiles" (ou Initiative de Défense Stratégique), par laquelle les États-Unis se rendraient invulnérables aux attaques des missiles nucléaires soviétiques. Si une telle réalisation est impossible, elle a pour Reagan le mérite de démontrer aux Russes que leur arsenal est obsolète.

DE "FAREWELL" AU MUR DE BERLIN

L'affaire Farewell seule n'aurait pas suffi à abattre le régime soviétique : d'autres événements géopolitiques ont fragilisé en profondeur l'empire communiste.

Les révoltes populaires de Berlin en 1953, de Budapest en 1956, et du Printemps de Prague en 1968 ont été réprimées dans le sang, mais l'esprit contestataire ne s'est jamais éteint au cœur des Démocraties Populaires. La fermeture des frontières de l'Allemagne de l'Est et la partition de Berlin ont causé d'énormes dommages au cœur de familles allemandes. Et plus récemment, la Pologne, où a émergé le syndicat libre "Solidarnosc" a fait la preuve d'une indépendance d'esprit inquiétante pour le Politburo.

Coup de boutoir terrible asséné au régime, c'est Jean-Paul II, un pape polonais, qui est choisi pour régir la chrétienté ! Son premier voyage est bien entendu destiné à la Pologne, où il mobilise plusieurs milliers de catholiques fervents que le communisme n'a pas réussi à convaincre. En Russie même, au-delà des dissidents prolifiques et contestataires connus

en Occident, tels que Soljenitsyne, Grigorenko, Boukovski, ou Zinoviev, un certain esprit de rébellion voit le jour. Les Russes perdent peu à peu les quelques illusions qui leurs restaient. Ils constatent que les mythes communistes du progrès et du bonheur, les Dieux qu'ils ont adorés, les ont tous mystifiés.

La production ? Elle devait dépasser celle des Etats-Unis (selon les déclarations ambitieuses de Khrouchtchev en 1961) et lorsque les Russes vont faire leurs courses, tous les magasins sont vides.

La grande famille des Républiques Sœurs, que la Russie devait former avec les Républiques populaires ? Si elle n'a pas encore éclaté, la révolte y couve déjà.

L'armée surpuissante qui avait vaincu l'armée Nazi en 44 ? Elle se décompose dans les montagnes de l'Afghanistan.

La Russie des Soviets, autoproclamée première "République de l'Amour Humain ?" Son régime a produit le Goulag, puis envoyé des opposants dans les asiles psychiatriques.

La Science, orgueil de l'État ? En 1986 à Tchernobyl, chacun, terrifié, a pu voir ses défaillances.

"Tout est pourri", avait dit Andropov à son disciple Gorbatchev, conscient de la fragilité du colosse aux pieds d'argile. "Il faut entièrement reconstruire le régime". Quand il arrive au pouvoir, après l'intermède Tchernenko, Gorbatchev proclame tout de suite la "Glasnost" (la transparence). Sitôt après, il libère la parole. Les millions de "muets" se muent en millions de contestataires, de dissidents.

Dans la clameur de cette perestroïka, nul n'entendit que l'un de ces dissidents, Vladimir Vetrov, alias Farewell, était mort, fusillé au Champ d'Honneur.

Il est pourtant incontestable, aujourd'hui, que les informations qu'il avait fournies aux Occidentaux allaient contribuer lourdement, quelques années plus tard, à la chute du régime soviétique comme à celle du Mur de Berlin...

M.F.



ENTRETIEN AVEC CHRISTIAN CARION



Comment avez-vous eu l'idée de consacrer un film à cette affaire d'espionnage méconnue du grand public ?

Le projet m'a été proposé par mon producteur Christophe Rossignon. Il avait acquis avec Bertrand Faivre les droits d'un scénario écrit par Eric Raynaud. Pour ma part, j'avais lu dans le premier volume du VERBATIM, de Jacques Attali, à quel point l'affaire Farewell avait été déterminante dans les rapports entre François Mitterrand et Ronald Reagan dès le début de leur mandat respectif.

Le scénario original racontait essentiellement les péripéties de l'affaire à Moscou et au sein des services secrets. J'ai proposé à Christophe de reprendre ce travail suivant deux directions : respecter les langues des protagonistes en choisissant un casting international comme pour JOYEUX NOEL, mon précédent film, et ramener la politique au cœur du projet, en étoffant le rôle des hommes d'Etat qui devenaient ainsi des personnages à part entière. Christophe en a immédiatement accepté le principe.

Quel type de recherches avez-vous effectuées ?

J'ai commencé par tâcher d'oublier le scénario original, au demeurant très bien écrit ! J'avais besoin de m'approprier l'histoire. Eric avait enregistré des heures d'interviews avec les protagonistes de l'affaire à la DST que j'ai assimilées. J'ai lu le livre de Sergueï Kostine, *BONJOUR FAREWELL*, qui présentait notamment l'affaire du point de vue des Russes. Il existe en fait pas mal de «traces» de cette histoire dans la littérature ou l'audiovisuel. Comme l'a écrit Ronald Reagan «c'est l'une des plus importantes affaires d'espionnage du XX^{ème} siècle».

Les spécialistes de la Guerre Froide estiment que trois événements ont porté un coup fatal au bloc soviétique qui s'essouffait lentement depuis les années 70.

Il y a d'abord la nomination, en 1978, du pape Jean Paul II, qui a mis la Pologne catholique en ébullition. Difficile d'imaginer la création de Solidarnosc à Gdansk, sans un pape polonais à Rome...

La guerre d'Afghanistan, ensuite, fut un désastre pour Moscou, le Vietnam des Russes. C'était la première fois que

l'Armée Rouge rentrait au pays, vaincue. Un mythe d'invulnérabilité s'effondrait dans l'esprit des Soviétiques...

Enfin, Farewell, en révélant aux Occidentaux le mode d'emploi du KGB, a privé l'URSS de son arme absolue : le renseignement. Et a achevé de fragiliser le système.

Quels protagonistes de l'affaire, ou témoins privilégiés, avez-vous rencontrés ?

Je n'ai pas cherché à rencontrer les gens des services secrets, notamment français. Ils s'étaient exprimés longuement dans les interviews dont je parle plus haut et j'ai pensé qu'il n'était pas dans leur nature de tenir des conférences de presse... J'ai rencontré plusieurs fois Jacques Attali, pour qu'il me parle de François Mitterrand et de Ronald Reagan. Et puis, il s'est passé une chose étrange. La nouvelle qu'un projet de cinéma se préparait sur L'affaire Farewell a commencé à circuler. Des gens m'ont alors approché pour me faire part de leurs témoignages sur cette histoire. A condition de respecter leur anonymat, ils m'ont confié leurs informations, leur vision de l'affaire. C'était passionnant.

Après vous être imprégné des documents d'archives et des témoignages, avez-vous cherché à prendre vos distances avec ces éléments pour aller vers la fiction ?

J'avoue à un moment donné avoir été pris d'un certain vertige. Nombre de ces informations divergeaient. Il me semblait de plus en plus difficile de parvenir à une synthèse objective.

Je me souviens d'un témoin me faisant remarquer, avec un sourire à peine dissimulé, que le corps de Farewell n'avait jamais été retrouvé. En effet, la famille ne dispose que d'un avis de décès du KGB...

Dès lors, j'ai commencé à prendre mes distances avec les faits dont je n'étais pas en mesure de vérifier l'authenticité. En réalité, je pense que nous ne saurons jamais toute la vérité sur l'affaire Farewell, côté russe surtout. Après tout, il est normal qu'une histoire secrète ait sa part d'ombre.

J'ai mis du temps à admettre que les faits

me résistent, que l'histoire persiste à se dissimuler. Je sortais de JOYEUX NOEL où j'avais traqué la vérité. Je voulais être le plus juste possible sur les fraternisations ayant eu lieu entre camps ennemis en décembre 1914. Je voulais que les gens sachent tout ce qui avait été censuré à l'époque, notamment par les Français.

«Comme l'a écrit Ronald Reagan, c'est l'une des plus importantes affaires d'espionnage du XX^{ème} siècle».

Avec L'AFFAIRE FAREWELL, j'ai compris que ce serait différent. J'ai pensé à une des dernières phrases du film de Ford, L'HOMME QUI TUA LIBERTY VALANCE : quand James Stewart explique à un journaliste qu'il n'a pas tué Liberty Valance alors que tout un pays l'a cru, le rédacteur en chef du journal rétorque qu'entre la vérité et la légende, il préfère imprimer la légende...

Justement, quel est le point de vue que vous avez voulu privilégier ?

Je me suis librement inspiré des faits connus ou supposés, sans trahir l'essentiel à mes yeux : la portée historique de cette affaire. Par exemple, le personnage de Farewell a, dans la réalité, tenté d'assassiner sa maîtresse et tué un milicien témoin de la scène. On ne connaît pas

les raisons profondes de cette tentative d'assassinat. Cherchait-elle à le faire chanter ? Est-elle devenue trop envahissante dans sa vie d'homme marié ? A-t-il essayé de la supprimer pour se faire arrêter pour homicide et échapper ainsi à l'enquête Farewell menée par le KGB ?

J'ai préféré ne traiter dans le scénario que la mort du milicien, et je l'ai filmée. Mais, au montage, cette scène n'a pas trouvé sa place. Elle brouillait la compréhension des faits et du personnage.

Le cinéma objectif n'existe pas. Choisir un cadre, un plan plutôt qu'un autre, c'est proposer une vision, un point de vue. Dès lors, il n'y plus d'objectivité, et donc de vérité. Le point de vue, justement, j'en ai fait le principe de construction du film. Par exemple, j'avais lu que Reagan aimait beaucoup regarder des westerns après des séances de travail, pour prendre de la distance et méditer sur ce qu'il devait faire : j'ai choisi de montrer la scène célèbre du duel dans la nuit de L'HOMME QUI TUA LIBERTY VALANCE Car le spectateur est placé d'abord du point de vue de James Stewart, puis depuis celui de John Wayne, ce qui change tout évidemment.

Dans L'AFFAIRE FAREWELL, on ne cesse de traverser le miroir, de changer de côté, on est donc amené à comprendre des choses différentes. C'est le point de vue américain qui prend le dessus à la fin. D'abord sur le plan historique, avec la «guerre des étoiles», ensuite sur le plan individuel, avec le destin de Farewell.

Né en 1963 à Cambrai (Nord), Christian Carion, après des études d'ingénieur, intègre le ministère de l'Agriculture tout en continuant de cultiver une passion pour le cinéma née pendant l'adolescence.

Sa rencontre avec le producteur Christophe Rossignon sera déterminante.

Il réalisa son premier long-métrage en 2001, UNE HIRONDELLE A FAIT LE PRINTEMPS, qui réunissait Michel Serrault et Mathilde Seigner et attira dans les salles 2,4 millions de spectateurs français.

En 2005, son second film JOYEUX NOËL, fresque historique consacrée aux fraternisations de l'hiver 1914 dans les tranchées de la "Grande Guerre", cumula plus de 2 millions de spectateurs français en salle et fut très largement acclamé lors de sa présentation en sélection officielle du Festival de Cannes 2005. Le film continuera sa carrière à Hollywood en représentant le cinéma français à la cérémonie des Oscars en 2006 ainsi qu'aux Golden Globe Awards.

C'est en 2008 qu'il entreprend le tournage du film L'AFFAIRE FAREWELL avec Guillaume Canet et Emir Kusturica qui interprète pour la première fois un grand rôle au cinéma.



Dans quelle direction avez-vous travaillé les personnages ? Comment vous les êtes-vous appropriés ?

Tout d'abord, je n'ai gardé que les noms de Mitterrand et Reagan dans le scénario, une façon de prendre de la distance et de larguer les amarres. Je me suis efforcé de dénicher chez chaque personnage, y compris les présidents, la dimension humaine qui pouvait trouver un écho chez moi et le spectateur. Mais on ne s'approprie jamais un personnage... C'est même parfois l'inverse qui se produit !

Les deux protagonistes doivent faire face à un dilemme : ils sont tous deux pris en étau entre leur «mission» et la loyauté envers leur femme...

Même s'ils prennent incontestablement des risques, ils ne sont pas des «héros» pour autant. Ils se trouvent embarqués dans une histoire qui les fascine et leur échappe aussi. Ils agissent de manière très égoïste d'ailleurs, vis-à-vis de leurs proches. Mais il me semble que c'est un travers assez répandu au sein de la gentry masculine...

Le personnage de Guillaume Canet est une sorte de «monsieur tout le monde» qui se prend au jeu de l'espionnage – un personnage auquel le spectateur s'identifie très facilement...

On sait de source sûre qu'au moins deux Français ont successivement pris contact avec Farewell à Moscou. L'un d'eux était effectivement ingénieur chez Thomson. J'ai centré le film sur cette seule personne car son amateurisme me plaisait beaucoup. Mais les services secrets

s'appuient souvent sur des «civils», difficilement repérables, pour rendre de menus services... Il est monnaie courante que des journalistes renseignent la DST ou les RG. Ils obtiennent en contrepartie des scoops. Cette pratique existe toujours, bien entendu.

Emir Kusturica campe un personnage romantique et fougueux, entièrement dévoué à sa cause. Comment avez-vous eu l'idée de sa passion pour la poésie et Léo Ferré ?

Farewell avait été en poste à Paris à la fin des années 60 et il appréciait la culture française. J'ai imaginé qu'il aimerait un artiste tel que Léo Ferré. J'ai eu envie très tôt de voir danser le couple russe sur *LA MELANCOLIE*, une chanson sublime... Quant à la poésie, j'ai potassé le Lagarde et Michard de mon adolescence et j'ai redécouvert le poème : *LA MORT DU LOUP* d'Alfred de Vigny. Il m'a profondément ému et m'est apparu comme une évidence. Pour moi, Farewell est un homme terriblement seul. Un loup solitaire, pourrait-on dire. La «mission» qu'il s'est donnée lui permet de supporter cette solitude.

Les deux protagonistes évoluent dans un monde de faux-semblants, de duplicité et de mensonges, alors qu'ils sont tous les deux sincères et droits, même s'ils mentent à leurs femmes ...

Tout le monde ment, tout le monde est un peu lâche. Chacun patauge avec plus ou moins d'élégance entre ce qu'il devrait faire et ce qu'il est finalement capable de faire. Mais on se doit de respecter la sincérité. J'ai toujours eu le sentiment de me perdre lorsque je n'agissais pas avec sincérité. C'est peut-être la qualité qui me touche le plus chez les autres.

Le cinéma français ne représente presque jamais des hommes politiques ayant existé, surtout lorsqu'ils sont encore présents dans la mémoire collective. Avez-vous hésité à représenter Mitterrand et Reagan ?

Je me suis engagé sur ce projet parce qu'il me permettait, justement, de filmer les deux présidents ! J'aime la politique. Je ne rate aucun scrutin, sauf cas de force majeure. J'admire le cinéma anglo-saxon qui n'hésite pas à réaliser des films ancrés, sans faux-semblants, dans leur monde politique. Un film comme *NIXON* d'Oliver Stone, tourné du vivant de ce président, n'a aucun équivalent en France.

J'ai aussi adoré *THE QUEEN* de Stephen Frears car on avait vraiment l'impression d'être dans les coulisses du pouvoir britannique, en pleine tempête.

C'est aussi après avoir revu ce film que j'ai vraiment décidé de chercher une certaine ressemblance dans la représentation de Mitterrand et Reagan à l'écran.

Vous êtes-vous appuyé sur d'authentiques conversations entre Mitterrand et Reagan pour leurs échanges, à la fois au téléphone et pour la scène du G7 au Canada ?

Les deux présidents se sont appelés assez souvent. Mitterrand aimait cultiver un lien direct avec ses homologues en général. La discussion au sujet de l'avenir du Parti Communiste en France se déroula à Paris, entre Bush père, alors vice-président, et Mitterrand en juin 1981. Puis, c'est au sommet du G7 en juillet que Mitterrand donna les premiers éléments de Farewell à Reagan. J'ai rassemblé ces deux faits à Montebello dans un face-à-face entre les deux présidents, une sorte de duel.

«Je me suis engagé sur ce projet parce qu'il me permettait, justement, de filmer les deux présidents !»

On est totalement plongé dans le contexte de l'époque. Comment avez-vous choisi et travaillé les décors ?

Le film se passe essentiellement à Moscou. Nous sommes donc allés en repérage là-bas, durant de longues semaines. Avec Jean-Michel Simonet, le chef décorateur, nous avons visité beaucoup d'appartements moscovites qui sont restés totalement dans l'esprit de l'ère Soviétique. On a pris énormément de photos des meubles, des tapisseries, des tapis, des cadres accrochés au mur etc.... On a réussi à se procurer d'authentiques papiers à tapisser de l'époque ainsi que pas mal de meubles «soviétiques». Je suis très pointilleux sur les décors, sur chacun de mes films. J'ai gardé en mémoire ce que m'a dit Michel Serrault avant de commencer *UNE HIRONDELLE A FAIT LE PRINTEMPS* : «Nous, les acteurs, nous avons besoin d'être bien dans les vêtements que nous portons et les décors que nous arpentons. Si tout ça sonne juste, alors le film le sera peut-être, lui aussi».







Comment avez-vous travaillé les gammes de couleurs, dans les marron-orange pour Moscou et dans des tons un peu plus chauds pour Paris ?

On a récupéré beaucoup de photographies du quotidien des Russes à l'époque. Toutes nos idées occidentales d'un Moscou gris, terne, en noir et blanc, ont volé en éclat. Le fait est qu'il n'y avait pas de publicités, d'enseignes lumineuses dans la ville, bien sûr. Mais les gens ne s'habillaient pas de manière triste ! Ils portaient des vêtements manifestement bon marché, mais très colorés, osant parfois des couleurs assez hallucinantes. On s'est lavé la tête de notre gris clair, gris foncé et on a cherché à respecter l'époque soviétique, en se plaçant depuis leur point de vue, là aussi... Quant aux scènes occidentales, nous avons simplement filmé les lieux tels qu'ils étaient. Ce sont les vêtements et les coiffures qui signent l'époque.

Le travail de reconstitution est extraordinaire. Où avez-vous tourné les scènes d'extérieurs ?

J'ai eu la chance de collaborer avec une équipe exceptionnelle. Ils avaient non seulement du talent mais aussi et surtout, un appétit énorme pour recréer ce monde disparu.

On a tourné à Kiev et Kharkov en Ukraine pour la partie estivale, et à Helsinki et sur le cercle polaire en hiver.

Nous n'avons pas tourné à Moscou pour des raisons compliquées que Christophe Rossignon, mon producteur, explique dans son interview. On a retrouvé dans les villes d'Ukraine notamment des quartiers, des places, qui sont vraiment restés dans l'esprit soviétique des années 80 ! C'était fascinant...

On n'a jamais représenté le bureau Ovale de la Maison Blanche dans un film français. Comment avez-vous procédé ?

On a trouvé un lieu très vaste, une usine désaffectée à Ivry-sur-Seine dans laquelle on a reconstruit le bureau Ovale, grandeur nature, mais aussi les prisons du KGB et les intérieurs russes.

Comment s'est passé le casting ?

J'ai vraiment écrit en pensant à Guillaume Canet, dès le début. J'avais très envie de refaire un film avec lui et je trouvais qu'il apporterait la nervosité et la fébrilité à ce personnage un peu perdu dans cette histoire.

Quant à Emir, c'est la défection de l'acteur russe qui m'a amené à penser

à une solution «non-russe». Susie Figgis, ma directrice de casting, m'a suggéré Emir et j'ai trouvé cette idée géniale...

Et les deux comédiennes qui incarnent les épouses des protagonistes ?

Ingeborga Dapkunaite avait, à mes yeux, illuminé SOLEIL TROMPEUR de Nikita Mikhalkov. Sa sensualité, la subtilité de son jeu, m'avaient beaucoup touché. Nous nous sommes vus à Moscou : une rencontre et une évidence. Elle amène beaucoup de profondeur aux scènes qu'elle partage avec Emir. Les filmer dansant sur Léo Ferré fut un moment très fort sur le plateau.

J'ai découvert Alexandra Maria Lara dans ce grand film allemand qu'est LA CHUTE. J'ai eu envie qu'elle interprète la femme de Pierre Froment dans mon film car je sentais qu'elle pouvait apporter un regard angoissé sur cette histoire.

Philippe Magnan et Fred Ward sont crédibles, sans jamais verser dans la caricature, si bien qu'on en oublie presque le vrai visage des deux présidents. Comment les avez-vous choisis et dirigés ?

J'ai toujours trouvé que Philippe Magnan avait quelque chose de Mitterrand dans son regard, son attitude aussi. J'ai néanmoins rencontré d'autres acteurs,

une sorte de casting Mitterrand, et Philippe m'est apparu comme une évidence. Dès lors, avec Dominique Colladan, notre maquilleur, on a commencé à «travailler» le visage de Philippe pour l'approcher vers celui de Mitterrand. Magnan a regardé beaucoup de documents relatifs au Président et écouté aussi des enregistrements sonores, notamment les entretiens avec Marguerite Duras qui sont formidables ! Pour Fred Ward, qui avait été présélectionné par Susie Figgis, je suis allé le voir à Los Angeles car il ne voulait pas jouer Reagan. Il m'a expliqué que pour les Américains, ce Président était certes une sorte d'icône, un monument qui fut enterré très solennellement, en présence de tous les Présidents en vie réunis. Mais de sensibilité démocrate, Fred avait une réticence à interpréter ce personnage... On a parlé des heures durant et il a fini par accepter. J'étais fou de joie car je sentais

qu'il serait formidable. Il a travaillé de son côté avec une coach, sur la voix et la démarche notamment. Lorsqu'il est arrivé à Paris, Dominique Colladan l'a légèrement «retouché» mais tout était déjà là...

Quel travail avez-vous effectué sur la musique ?

Sur mes deux précédents films, j'ai travaillé avec Philippe Rombi qui a composé deux magnifiques partitions. Mais pour L'AFFAIRE FAREWELL, je voulais quelque chose de différent, notamment vis-à-vis des musiques diffusées dans le film : Simple Minds, Joe Jackson, Pink Floyd et Queen surtout.

Je me suis tourné vers Clint Mansell, qui compose les musiques des films d'Aronofski, car sa culture pop-rock correspondait à ce que je cherchais. Je suis très admiratif de son travail car il a su, en un temps record, proposer une

musique très personnelle qui apporte au film une ambiance, un parfum qui nourrit la bande-son sans la dévorer.

La musique joue un rôle très important dans le film. Se côtoient des airs «soviétiques» avec des standards de la musique occidentale de l'époque. Il y a comme une rivalité sur la bande son...

Je pense qu'une des raisons pour lesquelles le bloc soviétique a sombré est que la jeunesse soviétique voulait avoir accès aux loisirs occidentaux. La scène où Igor danse au milieu des fougères en écoutant WE WILL ROCK YOU symbolise parfaitement ce qui va se produire : la digue va lâcher et la musique, le cinéma, le Coca-cola aussi, vont déferler sur les pays du Pacte de Varsovie... Aucun mur ne peut contenir cette envie-là. Aujourd'hui, c'est la Chine qui essaie de canaliser la déferlante interne.



ENTRETIEN AVEC CHRISTOPHE ROSSIGNON

Comment ce projet est-il né ?

C'est un ami producteur, Bertrand Faivre, qui m'a proposé de lire un scénario, signé Eric Raynaud, qui lui tenait à cœur et qu'il ne voulait pas produire seul. J'ai été fasciné par l'histoire, même s'il me semblait qu'il fallait retravailler quelque peu le scénario. Mais j'étais sceptique quant à l'idée de produire le film à deux. Bertrand m'a alors proposé la chose suivante : soit nous trouvons un réalisateur anglais, et il devenait producteur principal, soit nous trouvons un réalisateur français, et c'était moi qui assurais le leadership. J'ai trouvé son idée formidable et de mon côté j'ai rapidement pensé à Christian Carion qui, à mes yeux, était le plus à même de donner au projet une vraie dimension humaine : nous lui avons fait lire le scénario d'Eric et il nous a donné son accord, acceptant même de repousser le film qu'il devait réaliser après JOYEUX NOEL.

Connaissez-vous l'affaire ?

Pas du tout. Lorsque Bertrand m'a parlé du projet, j'ai fait des recherches sur Internet, avant de rencontrer des journalistes du POINT qui nous ont exhumé tous les articles ayant relaté les événements à l'époque. Il faut se rappeler que cette

histoire a défrayé la chronique en France car Mitterrand n'a pas hésité, à la fin de cette affaire, à expulser une quarantaine de personnes de l'ambassade soviétique à Paris. J'ai bien sûr également lu le livre de Serguei Kostine, journaliste Russe qui a fait un très gros travail d'enquête côté Russe sur cette affaire et sur le protagoniste de la vraie histoire, Vladimir Vetrov, dont le film s'inspire librement. Ce livre a servi de base à Eric Raynaud pour l'écriture de son scénario.

Comment Christian Carion s'est-il alors approprié le film ?

Il a d'abord longuement parlé avec Eric Raynaud, avant de retravailler l'écriture pour y apporter son point de vue. Il s'est imprégné des interviews réalisées par Eric auprès de quelques intervenants de l'affaire, puis a mené son propre travail d'enquête pour se bâtir un réseau d'informations : il a rencontré Serguei Kostine, mais aussi plusieurs hommes politiques, témoins des événements à l'époque. Nous avons également rencontré Jacques Attali, proche de François Mitterrand à l'époque où les faits se sont déroulés. Ce qui est passionnant dans un film d'espionnage, c'est qu'on n'a pas toutes les réponses :

l'affaire Farewell fait l'objet d'interprétations très différentes, selon le point de vue américain, russe ou français. Il a donc fallu que Christian donne sa propre vision des choses.

Quelle a été votre implication dans le développement du scénario ?

Avec Christian, on a très vite été en phase sur son exigence, son regard sur cette histoire, sur la poésie et la dimension humaine et politique qu'il souhaitait mettre dans le film. Sinon mon rôle a été le même que sur nos précédentes collaborations ; le faire rebondir et l'aider à garder sa ligne directrice.

Avez-vous eu des craintes à certains moments en raison du sujet, ou de la nécessité de tourner en Russie ?

Avec l'expérience, je me suis forgé, pour ainsi dire, des lunettes de vision nocturne qui m'aident parfois à anticiper les difficultés. Mais il y a des moments où il ne faut pas les porter pour garder une certaine candeur et se lancer quand même dans des projets qui, sinon, pourraient nous sembler totalement infaisables si on y voit trop clair. Entre autres, comme lorsqu'il m'a dit qu'il ferait le choix d'incarner Mitterrand et Reagan dans le film...



Pour une fois, un film français ose représenter deux figures politiques à l'écran. Etiez-vous partisan de cette option dès le départ ?

Absolument, et la référence en la matière venait pour le coup du cinéma américain. On s'est demandé jusqu'où il fallait aller dans l'imitation et la ressemblance physique et, surtout, quel était le bon dosage.

Et pour les scènes à l'Elysée ?

On a eu la chance de pouvoir rencontrer les bons interlocuteurs grâce à l'intervention du ministère de la Culture. Pour autant, au départ ça a été non, sous prétexte qu'aucun tournage à l'Elysée n'avait jamais été autorisé. Nous avons quelque peu insisté et avons pu rencontrer d'autres interlocuteurs, qui ont finalement accepté de lire le scénario. A partir de là, le responsable de la sécurité, qui connaissait l'affaire Farewell, a trouvé le traitement de Christian formidable et nous a aidés, avec un autre haut responsable de l'Elysée, à obtenir les autorisations.



Au final, il y a pourtant peu de scènes à l'Elysée...

Oui, parce qu'on en a coupées plusieurs au montage. On ne s'est pas dit qu'en raison des difficultés à tourner certaines séquences, y compris celles de l'Elysée et de la Maison Blanche, on s'interdisait d'en couper une partie si cela s'avérait nécessaire pour le film. Au montage, Christian et sa monteuse ne se sont souciés que de la force dramatique, de la narration et du rythme.

Comment s'est passé le casting du colonel russe ?

On a d'abord cherché un comédien russe et Christian a rapidement songé à Nikita Mikhalkov. Grâce à son agent français, on lui a fait parvenir le scénario et Christian a réussi à le rencontrer à Moscou et le courant est passé entre eux.

Il nous a donné son accord, même s'il savait qu'il devrait interrompre le tournage de son propre film pour jouer dans L'AFFAIRE FAREWELL. Puis finalement cela s'est avéré trop compliqué et Mikhalkov a demandé à Christian de reporter son tournage, ce qui était bien entendu impossible. Mikhalkov a tout à fait compris nos contraintes et accepté de rester notre producteur exécutif en Russie, tout en nous recommandant un acteur formidable qu'il a souvent dirigé.

Et ensuite ?

Lorsque l'acteur russe en question est venu à Paris pour essayer ses costumes, il a reçu un coup de fil de l'ambassadeur russe en France – devenu par la suite ministre de la Culture – qui lui a conseillé de réfléchir à deux fois avant de tourner ce film : il lui a expliqué que nous avions fait de Vetrov un héros, alors que côté Russe, il s'agit d'un immense traître à la patrie. L'acteur a pris peur et s'est désisté du film. D'abord certain de pouvoir arranger les choses, Nikita, malgré son influence, a

compris qu'il allait se heurter à de nombreuses résistances... Il s'est donc retiré du projet et nous avons perdu, du même coup, l'acteur et la possibilité de tourner en Russie. Par chance, en l'espace de quinze jours, on a obtenu l'accord d'Emir Kusturica.

Où avez-vous finalement tourné ?

En Ukraine et en Finlande. Ce qui ne nous a pas empêchés de tourner quelques prises de vue en Russie, où nous sommes restés discrets... Au final, contrairement à Moscou où la modernité est visible à tous les coins de rue, l'Ukraine nous a permis de disposer de décors naturels proches de la Russie du début des années 80. Il en a été de même à Helsinki, où des quartiers entiers ont été marqués par l'architecture soviétique. Du coup, ce qui au départ a été vécu comme une «tuile» s'est avéré un formidable

avantage pour le film. Il nous a fallu pour ça des partenaires plutôt sereins, que ce soit Pathé, Canal+, France 2,... tous nous ont suivis et n'ont jamais dérogé à la confiance qu'ils nous avaient accordée.

Christian Carion s'est retrouvé à diriger deux acteurs, également cinéastes reconnus...

J'avais été très impressionné en voyant Christian diriger Michel Serrault pour son premier long-métrage : Michel a été dans ce film d'une grande sobriété et avait beaucoup apprécié le contact avec Christian qui réalisait son premier film. A l'époque, je m'étais dit que Christian était déjà un formidable directeur d'acteurs, ce que JOYEUX NOEL n'a fait que confirmer. Même si, au début, Emir Kusturica et Guillaume Canet ont mis du temps à trouver leurs marques et à se comprendre, Christian a parfaitement su jouer de cette situation et la mettre en valeur dans l'intérêt du film.

Le fait d'avoir produit les deux précédents films de Christian Carion a-t-il facilité vos rapports de travail ?

J'ai produit son dernier court-métrage et ses trois longs. Quant à ses tout premiers courts-métrages, je ne les ai pas produits, mais j'y ai fait l'acteur ! Nous sommes d'autant plus complices que nous avons des racines communes : nous venons du Nord et nos parents étaient paysans. Nous avons reçu une éducation semblable. Cela forge des liens très forts qui vont au-delà de la sphère professionnelle.

Contrairement à JOYEUX NOEL, le précédent film de Christian Carion, vous n'avez cette fois qu'un seul partenaire, Pathé.

Pourtant le film est aussi un très gros budget, comme celui de JOYEUX NOEL, où vous aviez je crois près de 25 partenaires...

Vous oubliez le groupe Canal+ et France 2 qui sont aussi partenaires du film. Le budget est de 17,5 M€ ! Celui de JOYEUX NOEL était de 17 M€. Ce sont effectivement de très gros budgets... Sans l'intervention prépondérante de Pathé et la confiance que Jérôme Seydoux nous a immédiatement accordée, le film n'existerait pas. Mon associé (Philip Boëffard) et moi, aurions eu cette fois beaucoup de mal à renouveler pour L'AFFAIRE FAREWELL, un montage financier international aussi complexe que celui de JOYEUX NOEL.





ENTRETIEN AVEC EMIR KUSTURICA

Qu'est-ce qui vous a intéressé dans le projet ?

Contrairement à la plupart des thrillers et des films d'espionnage, il y avait dans le scénario une dimension humaine et une spiritualité qui m'ont touché. C'est très rare qu'on vous propose un thriller qui attache autant d'importance à la part individuelle de l'être humain.

L'idée d'incarner un officier russe du KGB vous semblait-elle difficile ?

Pour être honnête, je n'ai jamais envisagé le personnage comme un «officier du KGB». Ce qui m'a intéressé chez lui, c'était sa volonté affichée de changer le monde et sa posture singulière entre le bloc soviétique et l'Occident. Du coup, je ne me suis pas focalisé sur les détails de son appartenance aux services secrets, mais plutôt à la manière dont un être humain peut influencer sur le cours de l'histoire.

Pensez-vous que Grigoriev ait contribué à changer le monde ?

A l'époque des faits, la confrontation idéologique entre l'Est et l'Ouest était à son paroxysme. A mi-chemin entre les deux idéologies, Grigoriev n'a peut-être pas changé le monde à proprement parler, mais il a fait partie de ces hommes qui, au sein du système, ont contribué à le faire implorer.

Que pensez-vous de la représentation de la CIA dans le film ?

Le film évoque très bien le cynisme et la cruauté des services secrets américains qui n'ont pas hésité à sacrifier Grigoriev parce qu'ils avaient besoin d'une victime : ils sont venus en aide à d'autres personnes impliquées dans l'affaire, mais ils n'ont même pas essayé de sauver Grigoriev. C'était un témoin gênant. Cela est très révélateur de l'attitude froidement fonctionnelle des services secrets occidentaux.

Votre personnage est un insoumis, épris de poésie française et de Léo Ferré. Cette dimension du personnage vous a-t-elle touché ?

Je ne connais pas bien les poètes français ni Léo Ferré, mais j'ai beaucoup d'estime pour eux. En revanche, je me reconnais assez bien dans ce type de tempérament romantique.

C'est la première fois que vous tournez avec Guillaume Canet. Comment cela s'est-il passé ?

Nous avons des personnalités radicalement opposées. Mais au fond, je pense que cela s'est avéré constructif pour le film. D'ailleurs, nous avons systématiquement essayé de trouver ensemble les meilleures solutions.

Vous êtes tous les deux réalisateurs. Cela a-t-il créé une complicité entre vous sur le plateau ?

Même si nous avons tous les deux notre propre conception de la mise en scène, le fait que nous soyons réalisateurs nous a encore plus encouragés à respecter les consignes de Christian Carion. On savait tous les deux ce que «diriger des acteurs» veut dire !

Vous avez travaillé dans deux langues étrangères. Cela vous a-t-il posé problème ?

C'est ce qui m'a posé le plus de difficultés sur le tournage. Mais c'est aussi l'opportunité de tourner dans ces deux langues qui m'a intéressée : en tant que musicien, c'était un vrai défi car il faut aussi avoir une oreille musicale pour parler des langues étrangères. Bien sûr, j'ai quelques rudiments de français et de russe, mais je suis incapable d'avoir toute une conversation dans ces langues.

Comment Christian Carion dirige-t-il ses comédiens ?

J'ai beaucoup apprécié sa direction d'acteurs. Christian a beaucoup d'autorité et il sait parfaitement ce qu'il veut. Pour autant, il laisse aux comédiens la marge de manœuvre dont ils ont besoin et il est toujours ouvert dans son dialogue avec les autres. Du coup, c'est assez simple de suivre ses consignes.







FILMOGRAPHIE DE EMIR KUSTURICA

ACTEUR

- 2009 - **L'AFFAIRE FAREWELL** de Christian Carion
- 2008 - **MARADONA PAR KUSTURICA** de Emir Kusturica
- 2003 - **L'HOMME DE LA RIVIERA** de Neil Jordan
- 2001 - **SUPER 8 STORIES** de Emir Kusturica
- 2000 - **LA VEUVE DE SAINT-PIERRE** de Patrice Leconte
- 1995 - **UNDERGROUND** de Emir Kusturica

RÉALISATEUR

- 2009 - **LES ENFANTS INVISIBLES**
- 2008 - **MARADONA PAR KUSTURICA
PROMETS MOI**
- 2005 - **LE COURT DES GRANDS**
- 2004 - **LA VIE EST UN MIRACLE**
- 2001 - **SUPER 8 STORIES**
- 1998 - **CHAT NOIR, CHAT BLANC**
- 1995 - **UNDERGROUND**
- 1993 - **ARIZONA DREAM**
- 1989 - **LE TEMPS DES GITANS**
- 1985 - **PAPA EST EN VOYAGE D'AFFAIRES**
- 1981 - **TE SOUVIENS-TU DE DOLLY BELL ?**
- 1978 - **GUERNICA**

ENTRETIEN AVEC GUILLAUME CANET

Qu'est-ce qui vous a intéressé dans le scénario ?

Christophe Rossignon m'avait fait lire le premier scénario (la version d'Eric Raynaud) pour avoir mon avis, avant même que Christian Carion ne me propose le film : c'était une version pas totalement aboutie, différente du script final. Mais j'avais déjà trouvé le contexte historique et les personnages très forts et les différentes histoires d'amour très belles. C'est extraordinaire de se dire que cette affaire, pourtant méconnue, a eu tant de conséquences sur l'évolution du monde. Dans cette première mouture, le personnage de Pierre – que je joue – était beaucoup plus vieux, ce qui me semblait moins intéressant : j'ai signalé à Christophe qu'il aurait bien plus de force s'il était plus jeune car il aurait alors beaucoup plus à perdre. Par la suite, quand j'ai appris que Christian avait réagi comme moi et, du coup, avait rajeuni le personnage, j'en ai été très heureux.

Quels sont les changements qui vous ont frappé entre les deux versions du scénario ?

Lorsque Christian s'est approprié le projet, il a réussi à donner une épaisseur humaine aux personnages, en en faisant des êtres faillibles et complexes. Et surtout, j'ai trouvé qu'entre JOYEUX NOËL et L'AFFAIRE FAREWELL, il a su aller davantage dans la retenue sur le plan de l'émotion et il a su y ajouter certaines choses très personnelles et d'une grande justesse, notamment dans les rapports familiaux.

Votre personnage se retrouve plongé dans une affaire d'espionnage qui le dépasse. Comment l'avez-vous envisagé ?

C'est un type brillant qui, sans être arriviste, a envie de réussir sa vie professionnelle. La responsabilité qu'on lui confie au départ va jouer comme un déclencheur pour lui car il se rend compte qu'il y a là un énorme enjeu. Il est marié, il a des enfants en bas âge, et il occupe un poste

important à Moscou : je trouvais intéressant qu'il ait vraiment quelque chose à perdre. Même s'il en est conscient, il n'a jusque-là pas pris de risque dans sa vie. Il a toujours eu une existence assez contrôlée et, pour la première fois, il lui arrive un événement qu'il n'a pas prévu. Cela le perturbe évidemment – tout en suscitant chez lui une certaine excitation.

Pensez-vous qu'il se prenne au jeu de l'espionnage ?

Il se rend compte de l'importance stratégique des documents qu'on lui a confiés puisqu'il se met à les photographier. Je crois qu'effectivement cela lui plaît de jouer au «petit espion». C'est pour cette raison qu'il commence à mentir à sa femme. En fait, il a été appâté intelligemment par les services secrets et il mord à l'hameçon. Il ressent donc une certaine euphorie jusqu'au moment où l'affaire prend des proportions vraiment inquiétantes.





Il se retrouve face à un vrai dilemme...

Je crois que ce rôle d'espion lui plaît et que, dans le même temps, il déteste mentir à sa femme. Du coup, il est pris en étau entre sa «mission» et sa vie personnelle. C'est ce qui le fait totalement paniquer et qui l'empêche de prendre une décision.

C'est la première fois que vous aviez Emir Kusturica comme partenaire.

Cela a été une très belle expérience, même si nos rapports ont été un peu tendus au départ. Emir n'est pas quelqu'un de facile à «apprivoiser» et j'ai mis du temps à comprendre l'homme. Il a un charisme extraordinaire et il y a des choses qui m'ont surpris dans sa nonchalance sur le plateau mais qui, au final, ont servi son personnage à 100%. J'ai été épaté par sa présence à l'écran. Une fois que j'ai compris son fonctionnement, et que j'ai accepté de le prendre avec distance, tout s'est très bien passé.

C'est la deuxième fois que vous tournez avec Christian Carion.

C'est un vrai plaisir de travailler avec lui. J'aime sa direction d'acteurs et son enthousiasme. Ce qui est formidable chez lui, c'est qu'il est à l'écoute des autres. Pour autant, il sait parfaitement être ferme quand il le faut : c'est un homme adorable avec son équipe, mais qui ne se laisse jamais dicter sa loi. Fondamentalement, Christian est un être d'une grande bonté et qui m'émeut. Quand il me raconte une histoire, j'ai vraiment envie de l'écouter et de la raconter ensuite avec lui. Je pourrais faire des films avec lui toute ma vie.

Comment dirige-t-il les acteurs ?

Il a son film en tête et il est d'une grande précision sur le texte. Et surtout, il ne lâche rien, ce qui est très confortable pour un acteur : tant qu'il n'a pas obtenu le plan qu'il veut, il refait des prises jusqu'à ce qu'il l'ait. En tant que comédien, j'ai besoin d'être rassuré là-dessus par mon réalisateur.

Vous tournez plusieurs scènes en russe. Cela vous a-t-il posé des difficultés ?

J'ai adoré ça. Grâce au film, j'ai découvert un vrai plaisir à parler dans une langue étrangère que je ne maîtrise pas. C'est un exercice assez étrange car il faut réussir à avoir une musicalité et un rythme crédibles sur des mots qui n'ont, pour vous, aucune signification. Il faut donc d'abord travailler le texte en français, puis en phonétique en russe, sachant qu'on n'a pas les mêmes intonations dans les deux langues pour dire la même chose... Je trouve que ce bilinguisme donne une vraie épaisseur au personnage en racontant quelque chose sur sa vie et sur son ouverture au monde.

Comment avez-vous vécu le tournage ?

Très bien. C'est évidemment grâce à Christian Carion, mais aussi à Christophe Rossignon. Ce n'est pas la première fois que je travaille avec Christophe et c'est un des rares producteurs qui donne à tous ses collaborateurs les moyens de travailler. De même, les scénarios qu'il produit sont extrêmement soignés.



FILMOGRAPHIE SÉLÉCTIVE DE GUILLAUME CANET

ACTEUR

Prochainement

LAST NIGHT de Massy Tadjedin
VOYAGES D'AFFAIRES de Sean Ellis

2009 - **LE DERNIER VOL** de Karim Dridi
L'AFFAIRE FAREWELL de Christian Carion
ESPION(S) de Nicolas Saada

2008 - **LES LIENS DU SANG** de Jacques Maillot

2007 - **LA CLEF** de Guillaume Nicloux
DARLING de Christine Carrière
ENSEMBLE C'EST TOUT de Claude Berri

2006 - **NE LE DIS A PERSONNE** de Guillaume Canet
UN TICKET POUR L'ESPACE de Eric Lartigau

2005 - **L'ENFER** de Danis Tanovic
JOYEUX NOËL de Christian Carion

2004 - **NARCO** de Tristan Aurouet & Gilles Lellouche

2003 - **JEUX D'ENFANTS** de Yann Samuell

2002 - **MON IDOLE** de Guillaume Canet
MILLE MILLIEME, FANTASIE IMMOBILIERE de Rémi Waterhouse
LE FRERE DU GUERRIER de Pierre Jolivet

2001 - **VIDOCQ** de Pitof
LES MORSURES DE L'AUBE Antoine de Caunes
THE DAY THE PONIES COME BACK de Jerry Schatzberg

2000 - **LA FIDELITE** de Andrzej Zulawski
LA PLAGE de Danny Boyle

1999 - **JE REGLE MON PAS SUR LE PAS DE MON PERE** de Rémi Waterhouse

1998 - **CEUX QUI M'AIMENT PRENDRONT LE TRAIN** de Patrice Chéreau
EN PLEIN CŒUR de Pierre Jolivet

1997 - **BARRACUDA** de Philippe Haim
Festival de Saint Jean de Luz – Prix d'Interprétation

REALISATEUR

2006 - **NE LE DIS A PERSONNE**
César 2007 – Meilleur réalisateur

2002 - **MON IDOLE**
César 2003 – Nomination Meilleure Première Œuvre de Fiction

ENTRETIEN AVEC INGEBORGA DAPKUNAITE



Comment êtes-vous arrivée sur L'AFFAIRE FAREWELL ?

Mon agent m'a envoyé le scénario par mail alors que je travaillais à Moscou, sans vraiment savoir de quoi parlait le film, ni quand avait lieu le tournage. J'ai commencé à lire quelques pages pour me faire une idée de mon personnage – et je n'ai pas pu m'arrêter avant d'avoir fini ! Le scénario était totalement fascinant. Dès lors, ma seule préoccupation a été de savoir comment convaincre Christian Carion de me confier le rôle : après m'avoir rencontrée, il m'a dit «Tu es ma Natasha !» J'étais folle de joie !

Connaissiez-vous, de près ou de loin, l'affaire que relate le film ?

Pas du tout. Mais en en parlant autour de moi, certains de mes amis se souvenaient que des diplomates soviétiques avaient été expulsés de l'ambassade d'URSS à Paris.

Toute la partie russe vous a-t-elle paru réaliste ?

Absolument. Le chef décorateur, Jean-Michel Simonet, a fait un travail remarquable : il me consultait souvent pour savoir si tel ou tel élément de décor était vraisemblable. Les costumes, les accessoires, les maquillages – tout était d'un réalisme saisissant, sans que cela soit appuyé.

Vous interprétez la femme de Grigoriev (alias Farewell) dans le film, quel regard portez-vous sur votre personnage ?

Je pense qu'elle se sent coupable d'avoir un amant et qu'elle comprend que son couple est en danger. D'autre part, Grigoriev lui dissimule aussi, ses problèmes : quand elle voit Alina, sa maîtresse, elle se doute qu'il y a quelque chose entre elle et son mari. Pour autant, elle a vécu beaucoup de choses avec lui et le lien qui les unit est encore très fort : à la fin du film, quand les difficultés s'accumulent, on s'aperçoit qu'ils ont encore des valeurs en commun, qu'elle éprouve encore de l'amour pour son mari et qu'elle le soutient dans sa démarche. C'est un lien quasi indestructible.

Vous avez connu l'époque communiste. Vous êtes-vous servie de vos souvenirs pour construire votre personnage ?

J'ai grandi en Union soviétique à l'époque de Brejnev et j'estime avoir eu une chance inouïe de vivre la chute du communisme. On ne vivait pas dans la peur au quotidien, mais je me souviens que j'étais terrorisée en traversant une frontière ou en croisant un policier. Il m'a fallu sept ou huit ans pour ne plus être terrifiée en passant d'un pays à l'autre... Du coup, je crois que cela m'a aidée pour interpréter mon personnage.

Comment s'est passé le tournage avec Emir Kusturica ?

C'est un partenaire merveilleux. Nous nous sommes beaucoup soutenus mutuellement : j'ai eu le sentiment qu'on était extrêmement solidaire et qu'on pouvait compter l'un sur l'autre. C'est grâce à cette incroyable complicité que je trouve que notre couple fonctionne à l'écran et qu'on croit à son histoire.

Comment Christian Carion dirige-t-il ses comédiens ?

Christian est d'une très grande précision : il sait exactement ce qu'il veut et le type d'histoire qu'il souhaite raconter, mais il est d'une grande générosité et reste à l'écoute de ses comédiens. On peut lui faire une suggestion et, parfois, il en tient compte et l'intègre au film. Il n'a pas besoin de dire grand-chose car c'est quelqu'un qui sait s'effacer quand il le faut. Et la barrière de la langue n'a jamais été un problème entre nous. Je peux dire aujourd'hui que c'est ma plus belle expérience de tournage.

FILMOGRAPHIE

- 2009 - **L'AFFAIRE FAREWELL** de Christian Carion
ANTALYA de Mikhail Brashinsky
THE MAD COW de Jamie Bradshaw et Alexander Doulerain
LES INSURGÉS de Edward Zwick
- 2008 - **MORPHINE** de Aleksey Balabanov
TERRA NOVA de Aleksandr Melnik
IN TRANZIT de Tom Roberts
- 2007 - **HANNIBAL LECTER - LES ORIGINES DU MAL** de Peter Webber
- 2004 - **25 DEGRES EN HIVER** de Stéphane Vuillet
KISS OF LIFE de Emily Young
- 2003 - **LE COSTUME** de Bakhtyar Khudonazarov
- 2002 - **WAR** de Aleksey Balabanov
SOLITUDE OF BLOOD de Roman Prygunov
- 2000 - **THIS LADY BEHAVES** de John Malkovitch
- 1999 - **MOSCOW** de Alexander Zeldovich
- 1997 - **SEPT ANS AU TIBET** de Jean-Jacques Annaud
- 1996 - **MISSION IMPOSSIBLE** de Brian De Palma
LETTERS FROM THE EAST de Andrew Grieve
- 1994 - **SOLEIL TROMPEUR** de Nikita Mikhalkov
KATIA ISMAILOVA de Valeriy Todorovskiy
- 1991 - **CYNICS** de Dmitri Meskhiyev
- 1989 - **AUTUMN IN CHERTANOVA** de Dmitri Talankin/Igor Talankin
CONFLUENCE OF CIRCUMSTANCE
ELECTRONIC GRANDMOTHER
- 1986 - **NIGHT WISPERS** de Isaak Fridberg



FILMOGRAPHIE SÉLÉCTIVE DE ALEXANDRA MARIA LARA

Prochainement

CITY OF LIFE de Ali F Mostafa
THE CITY OF YOUR FINAL DESTINATION de James Ivory
I REALLY HATE MY JOB de Oliver Parker
MIRACLE A SANTA ANNA de Spike Lee

2009 - **THE READER** de Stephen Daldry
L'AFFAIRE FAREWELL de Christian Carion

2008 - **LA BANDE A BAADER** de Uli Edel

2007 - **CONTROL** de Anton Corbijn
L'HOMME SANS ÂGE de Francis Ford Coppola

2006 - **SPECIAL** de Anno Saul
OFFSET de Didi Danquart

2005 - **DER FISCHER UND SEINE FRAU** de Doris Dörrie
LA CHUTE de Oliver Hirschbiegel

2004 - **LEISE KRIEGER** (court-métrage) de Alexander Dierbach
COWGIRL de Mark Schlichter
ABOUT THE LOOKING FOR AND THE FINDING OF LOVE de Helmut Dietl

2002 - **NAKED** de Doris Dörrie
99 EURO-FILMS de Mark Schlichter

2001 - **LEO & CLAIRE** de Joseph Vilsmaier
THE TUNNEL de Roland Suso Richter
HONOLULU de Florian Gallenberger

2000 - **CRAZY** de Hans-Christian et Schmid
FISIMATENTEN de Jochen Kuhn

1999 - **JUST MESSING ABOUT** de Jochen Kuhn
OUR ISLAND IN THE SOUTH PACIFIC de Thomas Bahmann

LISTE ARTISTIQUE

GRIGORIEV

PIERRE

JESSICA

NATASHA

CHOUKOV

ALINA

MITTERRAND

VALLIER

REAGAN

HUTTON

FEENEY

IGOR

ANATOLY

EMIR KUSTURICA

GUILLAUME CANET

ALEXANDRA MARIA LARA

INGEBORGA DAPKUNAITE

OLEKSII GORBUNOV

DINA KORZUN

PHILIPPE MAGNAN

NIELS ARESTRUP

FRED WARD

DAVID SOUL

WILLEM DAFOE

EVGENIE KHARLANOV

VALENTIN VARETSKY

LISTE TECHNIQUE

UN FILM DE
PRODUCTEUR DÉLÉGUÉ
SCÉNARIO ORIGINAL
D'APRÈS LE LIVRE

ADAPTATION ET DIALOGUES
MUSIQUE ORIGINALE
PRODUCTEURS

PRODUCTEURS ASSOCIÉS

PRODUCTRICE EXÉCUTIVE
DIRECTEUR DE PRODUCTION
DIRECTEURS DE POSTPRODUCTION

IMAGE
MONTAGE IMAGE
DÉCORS
INGÉNIEUR DU SON
DESIGN SONORE
MIXAGE
CASTING
CASTING FRANCE
1ER ASSISTANT RÉALISATEUR
SCRIPTE
CRÉATRICE DE COSTUMES
CHEF MAQUILLEUSE
RÉGISSEUR GÉNÉRAL
PHOTOGRAPHE DE PLATEAU

CHRISTIAN CARION
CHRISTOPHE ROSSIGNON
ERIC RAYNAUD
« BONJOUR FAREWELL »
DE SERGEI KOSTINE,
EDITIONS ROBERT LAFFONT
CHRISTIAN CARION
CLINT MANSELL
BERTRAND FAIVRE
PHILIP BOËFFARD
ROMAIN LE GRAND
LÉONARD GLOWINSKI
EVE MACHUEL
STÉPHANE RIGA
ERIC DURIEZ
JULIEN AZOULAY
WALTHER VANDEN ENDE
ANDRÉA SEDLACKOVA
JEAN-MICHEL SIMONET
PIERRE MERTENS
THOMAS DESJONQUÈRES
FLORENT LAVALLÉE
SUSIE FIGGIS
GIGI AKOKA
THIERRY VERRIER
LYDIA BIGARD
CORINNE JORRY
MABI ANZALONE
THIERRY CRETAGNE
JEAN-CLAUDE LOTHER

UNE COPRODUCTION NORD-OUEST FILMS, LE BUREAU, PATHÉ, FRANCE 2 CINÉMA,

BLACKFEET PICTURES, UNE HIRONDELLE PRODUCTIONS

AVEC LA PARTICIPATION DE CANAL+, CINÉCINÉMA, FRANCE 2

AVEC LE SOUTIEN DE LA RÉGION ÎLE-DE-FRANCE

EN ASSOCIATION AVEC COFINOVA 5

DÉVELOPPÉ AVEC LE SOUTIEN DU PROGRAMME

MEDIA DE LA COMMUNAUTÉ EUROPÉENNE, COFIMAGE 18, SOFICAPITAL.

PRODUCTION : WWW.NORD-OUEST.FR, WWW.LEBUREAUFILMS.COM

PHOTOS : JEAN-CLAUDE LOTHER / © 2009 NORD-OUEST FILMS



DOSSIER DE PRESSE ET PHOTOS PRESSE TÉLÉCHARGEABLES SUR
WWW.LAFFAIREFAREWELL-LEFILM.COM